

Le crime

D'abord, il y a eu cette première déflagration.

Violente.

Assourdissante.

Fracassante.

Un bruit sec. Claquant. Glacial.

Ça ne pouvait que mal finir.

Je le savais.

Je le sentais.

Je ne l'ai pas vu tirer. J'étais déjà à terre. Je crois que je cherchais à lui échapper quand j'ai reculé vers l'escalier qui mène aux étages. Il a avancé vers moi, tournant le dos à la porte de mon appartement. J'ai dû me prendre les pieds dans un paillason, je ne sais pas. En tout cas, je me suis retrouvée les genoux au

sol, le corps à moitié étalé sur la première marche de l'escalier, face contre terre. Ça ne l'a pas arrêté. Je me suis relevée quand j'ai entendu le premier coup de fusil. Une détonation dont le sifflement s'insinue longtemps dans les oreilles. Dans la même fraction de seconde, le bruit alerte tous les sens. La chair de poule couvre la peau, tous les muscles se contractent, le visage se crispe, les paupières se plissent, les mâchoires se soudent. Tout le corps ferme les écoutilles pour encaisser l'onde de choc.

À l'instant où je prends conscience du fracas, je ressens l'impact dans ma fesse, et suis projetée contre la première marche, mon bras gauche sous mon torse, ma main droite sur l'escalier.

Je n'ai pas mal

Je sais ce qu'il vient de faire.

Il n'a pas cherché à dissimuler son arme, quand il a surgi dans l'entrée de l'immeuble par la porte de la cave. Et j'ai su, en le voyant, que c'était là que la traque prenait fin.

Il me pourchasse, tel un chasseur, depuis plusieurs semaines.

Mais je ne suis pas décidée à mourir ici. Là, sous ma main droite, je sens la bombe à poivre que j'ai pris soin d'emporter ce matin. Alors, je me relève, bien décidée à affronter l'homme que j'ai quitté quelques semaines plus tôt, et qui vient de me tirer dessus à

bout portant, à quelques pas de la porte de mon appartement, dans lequel j'ai eu le réflexe d'enfermer Lisa, ma fille.

Je lui fais face, armée de ma bombe à poivre, déterminée à lui en asperger les yeux.

Bien sûr que j'ai eu peur de mourir.

Il y a trois minutes.

Lorsqu'il a ouvert la porte de la cave sur ma droite, l'arme à canon scié dans une main, le bras le long de son corps, en me disant simplement « ne crie pas », j'ai dévisagé l'homme avec lequel j'ai partagé vingt-huit ans de ma vie, vêtu d'une veste mi-longue avec un col montant et arborant un bonnet noir sur la tête. Instinctivement, j'ai hurlé. Je n'aurais jamais imaginé être capable de crier si fort. Le hurlement a jailli du fond de mes entrailles. J'ai hésité à rentrer dans l'appartement, puis j'ai pensé à Lisa. Alors, j'ai entrepris un mouvement de recul, pour continuer à lui faire face tout en m'éloignant de la porte, abandonnant la clé dans la serrure. Le tour de clé que j'avais donné avant qu'il n'ouvre l'accès vers la cave a suffi à condamner ma fille à rester dans l'appartement : elle y est enfermée de l'extérieur. Habituellement, je ferme d'abord les deux verrous. Ce matin, c'est une chance, j'ai commencé par insérer la clé dans la serrure. Lisa ne peut pas sortir, elle n'assistera pas à l'hallali. Puis, comme dans un mauvais tango, dans cet espace réduit du rez-de-chaussée, entre les boîtes aux lettres et l'as-

censeur, j'ai cherché à lui échapper, en me demandant ce que deviendraient mes filles, nos filles, s'il parvenait à ses fins.

Il a tiré.

Maintenant que je lui fais face, je n'ai plus peur. Son regard est froid, déterminé, imperturbable, méconnaissable. Je dois tenter quelque chose avant de mourir sur le pas de ma porte, et ma bombe à poivre est mon va-tout. Il n'a pas le droit d'agir de la sorte, je ne peux pas le laisser faire. Je n'ai plus que ça, plus le temps d'avoir peur ou de réfléchir. Je brandis mon arme face à son visage, et m'escrime sur le vaporisateur, qui ne s'enfonce pas sous la pression de mon index. Aucun gaz irritant n'est pulvérisé vers les yeux de mon agresseur. À quelques centimètres de moi, il pointe le fusil dont il a raccourci le canon, vise le bas de mon ventre, et appuie sur la gâchette. Le second tir à bout portant m'atteint au pubis. Je m'écroule sur le dos, à quelques pas de la porte de mon appartement, la tête en direction du sas de l'immeuble.

J'entends les hurlements de Lisa enfermée dans l'appartement.

J'entends la porte battante qui sépare l'entrée du palier grincer, puis la porte d'entrée de l'immeuble claquer, et mon agresseur prendre la fuite.

J'aperçois celle de la cave qui s'ouvre de nouveau. J'ai d'abord peur que mon agresseur revienne. Puis je

vois le visage du fils de ma concierge, sidéré par ce qu'il vient de se produire.

Il est 8 h 05. En ce lundi 22 février 2021, l'homme avec lequel j'ai partagé ma vie durant vingt-huit ans, le père de mes trois filles, est venu chez moi, m'a tiré dessus à deux reprises avant de s'enfuir. Alors que la douleur commence à se faire ressentir à différents endroits de mon corps et que je sens mon sang chaud et épais se répandre sous moi, je me rends compte qu'aujourd'hui, 22 février, c'est ma fête : la Sainte-Isabelle.

La voisine du dessus accourt dans la cage d'escalier, suivie de la concierge. Les secours sont appelés, et j'insiste pour que quelqu'un libère enfin Lisa, qui continue à hurler derrière la porte. Ma grande fille jaillit de l'appartement comme un fauve qu'on libère. Elle garde son sang-froid, ne crie plus et ne pleure pas. Elle m'intime de ne pas fermer les yeux, de ne pas m'endormir, et me demande de lui parler. Elle s'empare de ma main et ne me lâche plus ; elle a en elle cette rage propre aux lionnes. Là, sous mon dos, je sens le carrelage froid à travers ma veste en jean, et je ne pense qu'à une chose : retirer mes chaussures. Mais je sens que je ne peux plus bouger, tout mon bassin me fait atrocement mal. Alors, je demande à Lisa de m'enlever mes petites santiags noires et de les ranger dans l'appartement. J'adore ces chaussures.

Elles m'ont coûté une petite fortune lorsque je me suis laissé tenter, au moment de la rentrée des classes. Je me souviens parfaitement du coup de cœur que j'avais ressenti en passant devant cette vitrine, le jour du passage du Tour de France à Clermont-Ferrand. J'étais entrée dans cette boutique dans laquelle je n'avais jamais mis les pieds auparavant, avais demandé à les essayer, avais fait quelques pas sur la moquette feutrée et regardé mes pieds sous toutes les coutures avant de me dire : *Et puis allez, pourquoi pas ? C'est ton anniversaire !* Pour la première fois de toute ma vie, je m'étais offert des boots de créateur à un prix déraisonnable pour mon budget.

Me voilà désormais incapable du moindre mouvement, clouée au sol, du plomb dans le corps. Et, quel que soit l'état dans lequel je me trouve à cet instant, il est hors de question que mes chaussures terminent dans une boîte pleine de pièces à conviction. Alors, Lisa s'exécute. Elle m'ôte mes précieuses santiags, et récupère aussi le sac banane que j'arbore depuis des semaines pour être libre de mes mouvements, qui renferme mes papiers. C'est fou. Avec le début de la traque, j'ai adopté des stratégies pour être en mesure de courir, de me défendre, de m'échapper. Le sac banane et les chaussures plates en font partie. Puis, je demande à Lisa d'appeler le directeur de l'école, où mes petits élèves de CP ne me verront pas ce matin.

Les policiers arrivent, suivis de près par les pompiers. Le temps que l'on me pose une première

perfusion pour m'administrer un antalgique puissant, la fatigue me gagne. Je sens la tension retomber, et avec elle, la douleur lancinante partir du point d'impact des balles pour irradier toutes les terminaisons nerveuses de mon abdomen, de mon dos, et remonter jusque dans mes épaules. Mon pantalon noir est déchiqueté, je baigne dans mon sang. Je perçois des bribes de conversation entre les policiers qui retrouvent les douilles des balles qui m'ont atteinte, et le fils de la concierge qui raconte l'attaque. Je suis parfaitement consciente de tout ce qu'il se passe, et alors que les secouristes s'affairent autour de moi, je repasse le fil des événements dans ma tête. La préméditation ne fait aucun doute.

Tout ce qui s'est déroulé depuis quarante-huit heures est un enchaînement étonnant de conjonctures que je relie différemment, maintenant qu'il a commis son forfait et que je gis dans mon sang. En ce dernier week-end de vacances scolaires, j'ai commencé la journée par communiquer mon nouveau numéro de téléphone à ma meilleure amie, mariée avec mon frère aîné. Le temps et les événements de la vie nous ont éloignés les uns des autres depuis quelques années. Mais peu importe, je voulais qu'elle puisse me joindre. Elle a saisi la balle au bond et m'a aussitôt appelée. Elle a vite compris que je vivais un enfer depuis plusieurs semaines, et a insisté pour que je vienne passer le week-end avec Lisa et Mya, mes filles, ainsi que mon

père. J'ai rassemblé quelques affaires, et nous sommes partis près de Vichy, où nous avons décompressé. De retour le dimanche soir, j'ai déposé les filles à l'appartement, avant de raccompagner mon père à la maison de retraite. En mon absence, elles ont fermé les volets de l'appartement en rez-de-chaussée, que nous habitons depuis un mois environ – rituel que nous avons adopté pour nous protéger. Depuis quelques semaines que nous vivons dans ce quartier proche du CHU Gabriel-Montpied de Clermont-Ferrand, je ne gare plus la voiture devant l'immeuble. Ainsi, V. ne sait jamais si je suis là ou pas. La voiture garée de l'autre côté de l'avenue, je reviens à pied vers l'immeuble, quelques sacs crochés à mes épaules. La nuit est déjà tombée et les ombres s'étirent sous les lampadaires. La circulation est paisible en ce début de soirée. En traversant la triple voie, je pense à Mya, qui doit repartir dormir chez une amie, puis chemine vers la ruelle qui mène à la porte d'entrée.

C'est là que je le vois.

Tout de noir vêtu, sur un scooter.

Je sais que c'est lui. Je reconnais sa stature, ses chaussures, son casque. Il n'a rien à faire ici. Il est sous le coup d'une mesure d'éloignement. Sa présence à trois mètres de mon domicile, alors qu'il n'a pas le droit d'approcher mon appartement ni l'école où je travaille à moins de deux kilomètres, me glace. Alors, je me précipite vers la porte d'entrée que je déver-

rouille avec le badge. La grille en fer est tellement lourde qu'elle claque derrière moi. Je ne parviens pas à débloquent mon iPhone pour appeler la police. Je sais qu'il reste devant l'immeuble de longues minutes après que je suis entrée, à me fixer. Je le vois et je le sens. Ce n'est qu'une fois à l'abri dans l'appartement, dont la porte se trouve quelques marches plus haut sur la gauche, après la porte battante en verre du palier, que je me sens enfin en sécurité. Mya est en effet déjà repartie, et Lisa panique à l'idée que son père traîne dans les parages. Elle passe d'une pièce à l'autre, dans cet appartement qui donne sur deux rues presque parallèles, et entrouvre les volets pour essayer de voir où il se cache. Elle tourne dans la maison comme un lion en cage. Elle était chez sa sœur aînée, à Grenoble, quand la traque a commencé. Elle n'a pas vécu cet enfer, les stratégies d'évitement, les dépôts de plainte, la peur. Mais là, elle panique. Le temps que je comprenne l'état dans lequel elle se trouve, je la vois tenant un opinel dans la main. Et je suis sidérée. Je lui demande ce qu'elle compte faire avec ce couteau, elle, du haut de ses 17 ans. Elle ne va tout de même pas s'attaquer à son père, il en est hors de question. Je tente de la raisonner, et dis que je vais appeler la police. Alors, Lisa se reprend et retrouve son calme. Je contacte les secours vers 20 heures ; le dispatcheur entend mon alerte et note que le juge a ordonné une mesure de protection me concernant. Il regrette de n'avoir pas d'équipiers disponibles pour venir. En mon for intérieur, je salue le fait d'être à

l'intérieur de mon cocon protecteur, et comprends que même si j'avais pu débloquent mon iPhone dans le hall d'entrée, j'aurais été livrée à moi-même, face à l'homme qui me pourchasse et me menace depuis plus d'un mois. Je raccroche finalement, rassurée par le fait que toutes les issues sont fermées, et qu'ici, il ne peut rien tenter, mais je reste sur ma faim, car aucun équipage ne sera envoyé.

Ce matin, en me levant après une nuit agitée, je me prépare pour la reprise de l'école, et compte tenu des événements de la veille, je renoue avec mes vieux réflexes de protection. La bombe à poivre que j'avais délaissée depuis quelque temps rejoint ma poche de pantalon.

Habituellement, j'aime arriver tôt à l'école. Mais depuis plusieurs semaines, je ne me fixe plus d'heure pour quitter la maison, afin qu'il ne puisse pas m'attendre à une heure donnée. Je me rends à l'école à pied en variant les itinéraires ; je n'installe aucune habitude dans mes déplacements et mon emploi du temps. Je sais que je suis en sécurité à l'école et à la maison, mais entre les deux, je ne suis jamais sûre de rien. Alors, ce matin, comme tant d'autres, j'ai opté pour mes santiags à talons plats, une veste en jean confortable, un pantalon, et mon sac banane qui ceint ma taille sous ma veste. Je n'ai pas ouvert les volets avant de partir, je n'ai donné aucun signe de vie.

Pourtant, il a surgi de la cave.

Étendue sur le brancard que les pompiers emportent vers le camion rouge, je comprends qu'il a passé la nuit dans la cave. Après s'être montré hier soir, afin que je sache qu'il rôde et ne me laissera jamais en paix, il s'y est certainement introduit par un soupirail ouvert le temps des travaux, et s'est tapi toute la nuit juste sous mes pieds. Rien de l'activité matinale dans l'appartement ne lui a échappé : ni l'heure de mon réveil ni celle de mon départ. Il m'attendait, ça ne fait aucun doute. J'ignore si mon inconscient avait capté des signaux faibles indiquant sa présence. Il n'empêche que ce matin, j'avais tout prévu : les chaussures pour courir, le pantalon pour être agile, le sac banane pour être libre de mes mouvements... Et je repense aux deux verrous de notre porte, et à cette serrure que j'ai fermée pour la première fois en premier, protégeant ainsi Lisa du carnage. La simple évocation du fait qu'elle aurait pu y assister me terrorise.

D'ailleurs, a-t-il seulement eu l'idée de me tuer ? À l'heure où le camion des pompiers m'emporte vers les urgences du CHU Gabriel-Montpied, je n'en suis même pas certaine. Quand je l'ai quitté, il y a quelques semaines, il n'a eu de cesse de me répéter qu'il veillerait à ce que je ne sois plus jamais heureuse, sous-entendu à ce que je ne refasse pas ma vie.

Pris dans sa folie d'homme délaissé, emporté par sa passion destructrice, il n'a visé ni la tête ni le cœur. Il a visé le bas-ventre, le siège de ma féminité, s'assurant de cette manière que ma vie serait irrémédiable-

ment fichue. L'arme qu'il a utilisée pour commettre son crime est une arme de catégorie C, utilisée pour le tir sportif ou la chasse, et dont le nombre de coups est limité. À deux en l'occurrence. J'ai reçu les deux seuls projectiles que contenait le chargeur, des balles fabriquées maison, pleines de plombs, de bourre, de colère et de vengeance.

Le trajet est rapide entre mon domicile et les urgences de l'hôpital. Je souffre terriblement, mais je sais que mes jours ne sont pas en danger. Le premier scanner permet de constater l'étendue des dégâts, et la chirurgienne m'annonce qu'au-delà d'extraire les plombs et de réparer les chairs meurtries, le plus important sera d'éviter les infections. Je sais que je suis entre de bonnes mains et j'ai confiance en elle, même si, au plus profond de moi, la peur persiste. Je suis entourée de personnes, mais je crains qu'il revienne finir le boulot, ou qu'il délègue la tâche à quelqu'un d'autre. Au moment de sombrer dans le sommeil profond de l'anesthésie générale, je ne suis guère sereine.

Je me réveille quelques heures plus tard, dans le service de réanimation du CHU Estaing. J'ai certainement été transportée dans le service de chirurgie viscérale et digestive endormie. Je découvre qu'en plus de mes parties intimes, mes voies urinaires et mon colon ont été touchés par les multiples plombs

qui se sont répandus dans mes viscères jusqu'au sacrum, qui est désormais fêlé. La chirurgienne a créé des dérivations vers une stomie qui restera en place plusieurs mois, le temps que mes organes cicatrisent. Je comprends que tous les plombs n'ont pas été extraits ; ils remonteront avec le temps, petit à petit. Je perçois assez vite que cet assaut laissera des stigmates, tant physiques que psychologiques, et que ma vie a basculé.

Une fois prise en charge par les secours, je n'ai rien vu de cette journée.

Je n'ai pas assisté à l'arrivée du RAID, venu spécialement de Lyon pour retrouver le fugitif qui, quelques heures plus tôt, s'est rendu coupable d'une tentative d'assassinat, ou de féminicide.

Je n'ai pas vu la colonne de policiers cagoulés défoncer la barrière et la porte de la maison que nous avons habitée ensemble durant vingt-huit ans.

Je n'ai pas entendu les radios raconter comment ce matin, un homme a tiré à bout portant à deux reprises sur son ex-compagne, alors que celle-ci bénéficiait d'une mesure d'éloignement et de protection.

Je n'ai pas suivi les débats des polémistes à la radio ou à la télévision, s'indignant une fois de plus contre cette justice, dont on se demande ce qu'elle fabrique, et demander combien de femmes devront encore

mourir cette année sous les coups de leur ex-mari, leur ex-petit ami ou leur ex-conjoint, pour qu'une loi les protège enfin vraiment.

Je n'ai pas eu le temps de percevoir que mon nom venait de rejoindre la longue liste des femmes attaquées par leur ex-conjoint.

Je n'ai pas compris tout de suite que mon histoire, quasiment sans écueil vingt-huit ans durant, figurerait dans les colonnes des faits divers et ferait la une de la presse durant des semaines.

Je n'ai pas su tout de suite que Meredith, ma fille aînée, alertée par ses sœurs et par mon frère, avait appris le dénouement de cette horrible histoire à la radio, dans le Flixbus qui la ramenait de Grenoble à Clermont-Ferrand.

Je n'ai rien vu, rien entendu.

Je me suis réveillée perfusée, stomisée, épuisée, endolorie, affaiblie, meurtrie dans ma chair et dans ma féminité.

Je suis surtout vivante, et je mesure ma chance dans cette chambre de réanimation étriquée et sans fenêtre, dans laquelle je ne veux pas que l'on éteigne la lumière. Je m'y sens protégée parce que rien ne filtre de l'extérieur, et comme les accès sont soumis à des contrôles, j'ignore tout, absolument tout des heures qui ont suivi la tentative de féminicide dont j'ai été victime.

Mon frère a fait un esclandre pour que mes trois filles puissent venir à mon chevet ensemble, alors que le service ne le permet pas. Mais la situation est telle que les médecins cèdent. Chacune des filles la vit à sa manière. Aucune d'elles n'a vécu la même chose, et toutes entretiennent une relation unique avec nous, leurs parents.

Meredith, l'aînée, fait des études supérieures à Grenoble. Des trois, elle est certainement la plus proche de son père. Elle est l'enfant constante, sans problème, celle qui ne fait pas de vagues. Elle a vécu la séparation à distance.

À l'inverse de son aînée, Mya, la cadette, est à la fois naïve et pleine de caractère. Chaque fratrie est composée de l'enfant qui joue avec les limites. À la maison, c'est Mya, une jeune fille attachante, pleine de vie, mais en conflit avec son père depuis plusieurs années.

Et puis Lisa, la benjamine, forgée à l'expérience de ses deux soeurs est une jeune fille discrète, mature, qui ne veut pas d'histoire, ni en faire ni en subir, d'ailleurs. Elle ne dit rien, mais n'en pense pas moins.

Avec chacune leur histoire, leur degré de maturité, leur vie, leurs passions, elles sont à la fois différentes et complémentaires, et ce qu'elles vivent depuis début janvier 2021 n'a rien de normal, elles le savent. Toutes aussi différentes qu'elles soient, en cette fin d'après-midi, elles pleurent de concert.

Elles pleurent parce qu'elles ont eu peur de perdre leur mère.

Elles pleurent parce que la pression de ces dernières semaines est retombée aussi violemment que les deux balles que j'ai reçues dans la fesse et le bas-ventre.

Elles pleurent lorsqu'elles m'annoncent que leur papa a été retrouvé mort quelques heures auparavant. Il s'est suicidé peu après m'avoir tiré dessus. Les forces de l'ordre ont retrouvé son corps près de Gergovie.

Je comprends le séisme dans la vie et le cœur de mes filles. Pourtant, moi, je souffle enfin. C'en est fini de cette violence plus ou moins sourde et contenue, de cette traque incessante, de cette perversité qui m'a poussée à devenir l'ombre de moi-même durant des semaines. Lorsque je me retrouve seule dans ce réduit qui me sert de chambre, mon esprit embrumé d'antalgiques n'est pas en paix pour autant. Je suis vivante, et je ressens cet irrépressible besoin de démêler la pelote de notre vie pour comprendre comment, moi, Isabelle, 48 ans, professeure des écoles, mère de trois belles jeunes filles, férue de course à pied et de CrossFit, femme sans histoire, j'en suis arrivée là.

Je sais que dans les jours et les semaines à venir, je vais tirer sur ce fil d'Ariane pour m'expliquer l'origine de cet enfermement, la puissance de cette emprise et la force de cette domination sournoise, qui m'ont menée jusqu'à ce drame qui aurait pu m'être fatal.

Le crime

À l'heure où commence ma convalescence, je sais que mon histoire n'est rien d'autre que la sombre chronique d'une violence ordinaire qui ne dit pas son nom, qui s'insinue par tous les pores du couple, à laquelle on ne prend pas garde, dont on minimise parfois les aspérités les plus rugueuses, dont on ne se défend que trop tard, et qui s'achève inéluctablement par un drame.